

ARP Sélection
présente



L'EMPIRE

DE
BRUNO DUMONT

Durée : 1h51

Distribution

ARP Sélection
13, rue Jean Mermoz
75008 Paris
Tél : 01 56 69 26 00

Presse

Matilde Incerti
28 rue Broca
Tel : 01 48 05 20 80
matilde.incerti@free.fr

www.arpselection.com

Synopsis

Entre « Ma Loute » et « La Vie de Jésus », entre le ciel et la terre, Bruno Dumont nous offre une vision caustique, cruelle et déjantée de « La Guerre des étoiles ».

Entretien avec Bruno Dumont

Réalisateur

Qu'est-ce qui vous plaît dans la typologie et l'univers des films intergalactiques tels que « La Guerre des étoiles » ?

Au cinéma, les odyssées spatiales, avec plus ou moins de bonheur, sont un grand spectacle très cinématographique où se jouent métaphoriquement - pour ses accointances avec les lieux et les abîmes de notre vie intérieure - les grandes questions métaphysiques irrésolues de l'humanité : la quête de l'Absolu, l'origine et la fin du monde, la lutte du Bien et du Mal, l'Apocalypse, l'Exil, l'Invasion, les mystères de la Vie, de l'Amour... Le tout avec des héros mythologiques et légendaires sous les dehors et les ressorts inépuisables des lieux et des temps, ceux du passé, du présent et de l'avenir.

L'espace intergalactique au cinéma est ainsi un paysage représenté et naturellement fort méditatif, propice à la poussée de leurs vaisseaux à de grandes spéculations voire à de vrais « trips » , à l'au-delà de tout...

L'infini n'y est même plus une abstraction, on le voit ; ainsi, beaucoup de questions et de mystères, inconcevables sur la terre, trouvent dans l'espace cinématographique sinon des réponses, au moins des représentations, c'est-à-dire déjà des équivalences. C'est donc un vrai lieu de connaissances et d'explorations pour que les mystères s'y pointent, ainsi que les échos les plus proches de ceux de notre âme dont l'univers infini est le berceau. Cela peut être vraiment fabuleux.

Ce film est comme un croisement de tous vos films : entre « P'tit Quinquin » et « La Vie de Jésus ». Était-ce intentionnel ?

« L'Empire » est la présuite de mon premier film, « La Vie de Jésus », présuite de la vie de son héros, Freddy. Son péplum.

Si « La Vie de Jésus » est un film naturaliste sur la coexistence du Bien et du Mal, l'incarnation conjointe de ces deux Forces dans la réalité ordinaire de l'existence de Freddy n'est pas simple à appréhender, à comprendre, ni à admettre pour une conscience morale occidentale, pure et claire, formée à les tenir toujours fermement opposés... Pourtant, cela en disait si long sur la complexité réelle, fort claire-obscur, de la nature humaine et de son salut. L'association et surtout la contradiction du titre « La Vie de Jésus » avec l'histoire d'un antihéros raciste était son programme, son thème, sa machinerie.

« L'Empire » et son odyssee spatiale sont, forts de leur genre cinématographique et de sa puissance d'expression que j'évoquais, une tentative d'exploration nouvelle - de transposition grandiose et spectaculaire - pour affronter et démêler ces forces humaines si enchevêtrées, secrètes et obscures... Points d'orgue du cinéma naturaliste.

« L'Empire » raconte ainsi l'origine de cette coexistence de ces Forces. Son mystère. Mystère

de Freddy, raconté non sans cette veine naturaliste du réel, mais principalement cette fois-ci dans le genre surnaturel, celui de l'épopée et sous sa lumière fort claire et si spectaculaire. Le film raconte alors le fondement sur lequel le héros, cet homme ordinaire, apparut : par la voie de son mythe, le récit légendaire et fabuleux de sa naissance et ici de son enfance.

Préquel de « La Vie de Jésus », « L'Empire » raconte, par la mythologie, l'origine de la présence des forces du Bien et du Mal sur Terre. Leurs conquêtes et leurs batailles. L'enfance de Freddy sur Terre : Freddy, le Margat, Bête de la Fin des Temps, progéniture de Belzébuth, Prince des Ténèbres... conçu par deux humains possédés, Jony et Lou sa femme dans un petit village côtier du Nord de la France. La couture est faite ! Celle du surnaturel et du naturel !

Le film révèle alors les conséquences de la présence inouïe de ces forces dans les humains, dans leurs corps qu'elles possèdent et qui les inclinent fatalement au désir, à l'amour qui contrecarrent leurs desseins et leurs plans.

Ainsi versé à l'épopée, « L'Empire » et son péplum confinent vite aux commencements de l'histoire humaine sur la Terre ; une histoire immémoriale et toujours recommencée, autrement dit, à son mythe fondateur qui, universel, est planté et transfiguré ici dans l'époque contemporaine.

À se conjuguer à leur registre propre - surnaturel et naturel - mythe et histoire posent dans « L'Empire » les forces tumultueuses qui se jouent inexorablement dans la condition humaine, établissent ainsi les causes, les soubassements, dont « La Vie de Jésus », comme nos vies, seront le récit naturaliste : le tremblement perpétuel.

Vous avez joué le jeu du genre, littéralement, avec planètes antagonistes, forces adverses, rayons laser, cavaliers de l'Apocalypse...

Ce sont surtout des genres cinématographiques qui sont ici assemblés et, avec eux, leurs visions opposées qui, du coup, regimbent entre elles. Le tout prépare pour ainsi dire le maelström.

Un genre épique, tout en Majuscule : le mythe avec tout l'attirail des Héros et des Vaisseaux spatiaux, les Idéaux bien séparés et distincts, le Bien d'un côté et Mal de l'autre

Un genre naturaliste, tout en minuscule : le réel et l'histoire avec la vicissitude de la condition humaine et l'enchevêtrement inexorable des passions. Là où tout est mêlé, la vie humaine dans laquelle tous les hommes et les femmes se démènent.

L'ensemble à la bascule continuelle du tragique et du comique parce qu'elle est l'effet majeur et le jeu naturel de cet assortiment, la planche savonnée, celle de la tragi-comédie de l'existence humaine.

Ces cavaliers incarnent traditionnellement les dangers qui guettent l'humanité : mort, famine, guerre, conquête. Aujourd'hui vous ajouteriez cupidité, égo, terrorisme ?

Le Mal est infini et ne se prive pas d'être moderne non plus. Le Bien pareil. Ces représentations du Mal sont celles d'entités imaginaires qui en forcent artificiellement le trait parce qu'elles n'existent pas sous cette forme dans la réalité où elles sont mêlées à notre nature, dans sa banalité, et que nous devons combattre et extirper. Le cinéma comme la littérature les représente de différentes manières, c'est-à-dire sous différents genres parce que telle est leur fonction de représentation pour les identifier dans ce tumulte qu'est l'homme. En les idéalisant - les forçant - et les faussant alors, ou en les montrant tels quels, dans leur réalité naturelle vraie et obscure...

Le Bien et le Mal n'existent pas en soi ; dans le réel et le commun, c'est juste l'humain qui se dresse ou s'abaisse, ici et là. La conduite morale n'est pas une balance : c'est une bascule. Elle est souvent si imperceptible que nous avons besoin de la représenter, pour nous prémunir et au risque sinon que le réel en fasse l'office.

Comment parvenez-vous à passer du burlesque au sacré ?

Comme avec un trombone à coulisse. En coulissant. Je monte ou je descends dans le tube, variant la hauteur, pour aller de l'un à l'autre. C'est-à-dire, que je ne fais que moduler l'intensité parce que burlesque ou sacré, comme bien ou mal, sont une seule et même substance, comme dans une coulisse et qui varie. C'est tout. Et cela en dit long sur la question. Nous sommes dans un continuum. Il n'y a pas de pistons. Le monde lui-même n'est qu'un trombone à coulisse. Tout s'y tient et varie. Tout s'y joue de cette façon.

Les humains sont-ils condamnés à être écartelés entre le bien et le mal ? Est-ce cela qui les rend attachants ?

Écartelés non, ou alors par le supplice de la conscience morale écartelante. Il faut plutôt apprendre cette conjonction des forces et s'y démenner, trouver l'équilibre sur cette planche à bascule.

Les humains sont attachants, oui. Probablement pour cette raison d'être mêlés, condition qui sait les incliner à être touchants.

Même Freddy dans « La Vie de Jésus » avait un je-ne-sais-quoi de sympathique dans la bête qu'il était. Jony pareil, parce que c'est un homme, tout démon qu'il est.

Les planètes du Bien et du Mal sont représentées par une église et un château. C'est le combat entre l'immatériel et le matériel ?

Oui et c'est un vain combat. Sur la terre, l'immatériel fait son lit dans le matériel. Ne croyant pas aux idéaux, je ne crois pas au sacré proprement dit : le sacré, c'est du profane qui germe. La Sainte-Chapelle, des pierres assemblées. La consubstantialité du monde et des choses rend pour l'esprit cette dissociation machinale, celle d'un dilemme moral, impropre.

Le Margat est un enjeu parce que, quelle que soit la civilisation, il nous faut un Messie ?

Oh non plus de Messie ! Plus de Dieu, plus de religions, ou alors au théâtre, au cinéma et parce que le cinéma, c'est du cinéma ! Plus de Messie, bien assez avec celui qui est sorti de sa boîte !

Il faut laisser les films, les romans, les contes et les légendes dans l'imaginaire d'où ils viennent. Le commencement de la fin, c'est précisément quand tout cela déborde dans le réel, quand les dieux sortent de leur boîte et que les dévots les prennent pour de vrai, comme les vessies pour des lanternes. Nous y sommes pourtant. Il faudra remettre les digues, pour contenir l'imaginaire dans son domaine, son théâtre, c'est-à-dire dans sa boîte, pour y purger sans arrêt les passions humaines

sinon, les démons pulluleront dans la rue... Il n'y a jamais de progrès moral, au sens qu'il faut toujours recommencer, purger encore et encore nos âmes. C'est sans fin et c'est comme ça. C'était la fonction des œuvres d'art de faire ce sempiternel travail de civilisation.

Que signifie ce nom, Margat : le minot ? Le voyez-vous comme un être innocent sur lequel chacun projette ce qu'il veut ? Il est étrangement malicieux. Comment l'avez-vous trouvé ?

Le Margat c'est le nom donné aux marmots dans le Boulonnais. Ici, c'est le Prince des Ténèbres, Belzébuth, la Bête de la Fin des Temps, ses chevaliers... et, au demeurant, oui, un blondinet ; il est assez sympathique et mystérieux du coup, vu son origine... C'est notre Freddy !

Le petit acteur avait une bonne bouille et prenait bien la caméra : alors pourquoi pas lui ! Je ne cherche pas midi à quatorze heures ! Ne croyant pas à l'idéal, à l'absolu, il me faut accomplir le tout-venant et l'élever, d'autant que les acteurs rayonnent et feront naturellement corps avec l'ensemble et que tout doit s'harmoniser. Une fois trouvées les correspondances avec le personnage esquissé, essayées les couleurs de son jeu, ensuite pourquoi pas lui ! Il faut faire avec, surtout, c'est ce qui me plaît ! C'est un aléa fondamental, parce qu'il empêche les funestes intentions et leur surjeu

en tout. C'est l'action qui est décisive. Un acteur, une actrice c'est une aubaine et un risque à courir ! Alors, avec eux et cette façon de choisir et de faire, c'est souvent l'apothéose ! Tout se tient dans la mise en scène pour faire corps avec cette idée très humaine d'un « pourquoi pas » et d'une élévation... un harnachement qui sait irradier le monde et lui rendre son cuir, cette couture de « l'air de rien » et de la gloire.

« Les humains sont nuls ». Parce qu'ils n'arrivent pas à choisir entre le Bien et le Mal ? Parce qu'ils sont le jouet de leurs pulsions ?

L'index qui glisse sur la coulisse graduée du Bien au Mal peut aller fort haut et peut aller bien bas. Il y a quelque chose de médiocre dans la nature humaine et qui mystérieusement dans sa coulisse sait se hausser au génie. L'un est le pendant de l'autre. Si nous sommes égaux, disait Péguy, nous n'avons pas tous le même poids. Nous ne sommes pas privés d'être épatants.

Comment avez-vous choisi vos acteurs, notamment celui qui incarne Joni ?

La plupart sont du coin, du Boulonnais. Brandon Vlieghe est mécanicien automobile, il est passé dans un dernier casting organisé quelques semaines avant le début des prises de vues parce que j'ai perdu l'acteur principal et la plupart des acteurs engagés depuis des mois à cause du report du

tournage qui a naturellement mis tout sens dessus dessous dans la distribution. Au final, Brandon, Anamaria, Lyna, Camille, Fabrice et Julien sont, à ce régime aléatoire dont je vous parlais, dans le meilleur des mondes possibles où nous sommes... les meilleurs acteurs possibles. C'est toujours assez extraordinaire à voir. Tous sont au top par cette magie (et je ne vous parle même pas de Bernard et Philippe, ces héros).

Fabrice Luchini a-t-il improvisé ou l'avez-vous dirigé, comme tous les autres, à l'oreillette ?

Fabrice Luchini marche droit à l'oreillette et c'est lui qui marche... Son costume théâtral l'a vite monté aux rideaux et, perché si haut, il a magistralement interprété l'oiseau.

Le sérieux confine si naturellement au burlesque chez cet homme qui monte en spirale et descend en piquet telle une alouette au-dessus d'un champ agricole, chantant à tue-tête sa trille, consacrant à cette grande bascule d'âme si profondément humaine, son tragi-comique.

Jony et Jane sont les Roméo et Juliette de cette histoire. Il y a une très belle évolution entre leur première scène, purement sexuelle, et leur dernier baiser, qui est vraiment une scène d'amour.

Ils coulissent. Ils sont à la fois héros et humains. Cette condition terrestre bouleverse extraordinairement leur vocation surnaturelle pour les plonger dans le

tumulte, le bouillon de l'humanité et préparer son jus. Ces forces pures du Bien et du Mal subissent à la fois leur répulsion intestine mais aussi l'attraction de leurs corps humains et des désirs qui découlent et brouillent leurs desseins. Jony et Jane sont en germe le noyau humain à venir et la force d'amour qui en est la fusion, la sécrétion. Le mystère du Bien et du Mal trouve ici son œuvre, dans cette représentation qui les unit à la fondation du monde et dont chacun de nous vit, depuis, dans le réel, obscurément, l'élan : l'amour tout-puissant.

Dans ce film, la nature apparaît comme la preuve que la paix, l'harmonie, sont possibles et nous environnent. Ce sont nous, les humains, qui sommes incapables de nous montrer à la hauteur de cette nature.

Mais nous sommes la Nature. Nous sommes la paix. Nous sommes la guerre. Nous sommes les terminaisons humaines de ces forces naturelles qui nous démènent, nous agitent, et que nous devons faire nôtres : nous y porter. Dans leur « théâtre », ici cinématographique, les œuvres sont faites pour nous y dresser, nous animer à leurs représentations dont elles sont, sous leurs dehors artistiques, la transfiguration : la purgation des passions humaines. C'est la vocation inaltérable de l'art, du cinéma. La violence et la guerre en sont immanquablement le rebut, celui de la misère esthétique ambiante qui nous damne.

Entretien réalisé par Michèle Halberstadt

Biographie

Bruno Dumont réalise son premier long métrage à trente-huit ans : « La Vie de Jésus » en 1996, tourné à Bailleul. Ce film lui vaut une reconnaissance immédiate : sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs, il obtient une Mention Spéciale Caméra d'Or. Creusant un sillon cinématographique exigeant et brut, Bruno Dumont revient à Cannes en 1999, avec « L'Humanité », en Compétition. Il est récompensé par le Grand Prix et un double prix d'interprétation. Bruno Dumont s'éloigne du Nord de la France pour tourner dans le désert de Californie « Twentynine Palms ». En 2006, « Flandres » reçoit le Grand Prix au Festival de Cannes. Il réalise ensuite deux films sur les thématiques du religieux, du mysticisme et de leurs dérivés : « Hadewijch » (2009) et « Hors Satan » (2011). Après un biopic où il fait jouer Juliette Binoche (« Camille Claudel » 1915), il s'ouvre à un nouveau public avec le succès de la mini-série « P'tit Quinquin », un projet plus comique que ses précédentes oeuvres. Il continue sur la même lancée burlesque avec « Ma Loute ». Il s'intéresse ensuite au destin tragique de Jeanne d'Arc et réalise la comédie musicale « Jeannette, l'enfance de Jeanne d'Arc », lauréat du Prix SACD à La Quinzaine des Réalisateurs en 2017 puis « Jeanne » sélectionné à Un Certain Regard où il reçoit la Mention Spéciale du Jury. Son film suivant, « France » avec Léa Seydoux, Benjamin Biolay et Blanche Gardin, est sélectionné en Compétition officielle au Festival de Cannes 2021.

Filmographie

- 2021 **France** *Compétition officielle – Festival de Cannes*
- 2019 **Jeanne** *Mention Spéciale du Jury - Un Certain Regard*
- 2018 **Coincoin et les z'inhumains**
- 2017 **Jeannette, l'enfance de Jeanne d'Arc**
Sélection officielle – Quinzaine des Réalisateurs
- 2016 **Ma Loute** *Compétition officielle - Festival de Cannes*
- 2014 **P'tit Quinquin**
- 2013 **Camille Claudel 1915**
Compétition officielle - Berlinale
- 2011 **Hors Satan**
Sélection Un Certain Regard – Festival de Cannes
- 2009 **Hadewijch**
- 2006 **Flandres** *Grand Prix - Festival de Cannes*
- 2003 **Twentynine Palms** *Compétition officielle – Mostra de Venise*
- 1999 **L'humanité** *Grand Prix du Jury, Prix d'interprétation Féminine et Prix d'interprétation Masculine - Festival de Cannes*
- 1997 **La Vie de Jésus** *Caméra d'Or - Festival de Cannes*

Fiche artistique

Lyna Khoudri	Line
Anamaria Vartolomei	Jane
Camille Cottin	La Reine
Fabrice Luchini	Belzébuth
Brandon Vlieghe	Jony
Julien Manier	Rudy
Bernard Pruvost	Van der Weyden
Philippe Jore	Carpentier

Fiche technique

Réalisateur	Bruno Dumont
Scénariste	Bruno Dumont
Producteurs Délégués	Jean Bréhat
.....	Bertrand Faivre
Coproducteurs.....	Dorothe Beinemeier
.....	Fabrizio Mosca
.....	Andrea Paris
.....	Matteo Rovere
.....	Ines Vasiljevic
.....	Olivier Dubois
.....	Joaquim Sapinho
.....	Marta Alves
.....	Emma Binet
Image	David Chambille
Montage	Bruno Dumont
.....	Desideria Rayner
Son	Philippe Lecoœur
.....	Elsa Ruhlmann
.....	Jeremy Hassid
.....	Romain Ozanne
.....	Emmanuel Croset
.....	Olivier Walczak
Directeur de production et postproduction	Cédric Ettouati
1 ^{er} Assistant Réalisateur	Rémi Bouvier
Scripte	Virginie Barbay
Costumes	Alexandra Charles
.....	Carole Chollet
Casting	Clément Morelle
Décors	Erwan Legal
.....	Celia Marolleau
.....	Peppie Biller

Son
5.1



Format
2.35

**Dossier, photos
& film annonce**
téléchargeables sur

www.arpselection.com

En vous connectant sur votre **compte ARP**